



## **Jean HUBER**

Qui suis-je ? Tout simplement un authentique tirailleur sénégalais, d'une espèce en voie de disparition, celle qui a combattu en 1939-1945.

Grâce à ma fille qui m'accompagne, je pense aujourd'hui répondre au désir de notre président qui m'a demandé d'évoquer des faits marquants de nos combats de mai-juin 1940.

J'en ai retenu deux, différents mais complémentaires, qui témoignent du courage, de la fidélité et de la débrouillardise des Tirailleurs.

Ces souvenirs sont gravés, en lettres d'or, au frontispice de ma mémoire.

---

Le premier épisode se situe entre le 9 et le 11 juin 1940.

Les allemands attaquent en force le front tenu, à notre droite, par le 3<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale.

Ma compagnie était en réserve de bataillon, le 3<sup>ème</sup> bataillon du 12<sup>ème</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais.

On nous expédie d'urgence en renfort au 3<sup>ème</sup> RIC avec uniquement armes et munitions, en laissant sur place notre paquetage, donc nos rations alimentaires de réserve.

Le commandant du bataillon du 3<sup>ème</sup> RIC nous demande d'occuper, en bordure du grand layon rectiligne qui a été l'axe de l'attaque allemande, des positions de son bataillon dont les servants ont été tués, ce que nous faisons.

Le secteur était provisoirement calme. C'était le début de l'après-midi et nous avions faim.

Notre bataillon était trop loin pour nous ravitailler.

Le 3<sup>ème</sup> RIC, avec plusieurs centaines d'allemands encerclés derrière nos positions avait trop de problèmes pour penser à nous.

Mais il y avait, dans le grand layon, près de nos positions, bien alignés, la tête de l'un aux pieds du précédent, les corps de 32 allemands, morts. Le plus vieux avait 22 ans.

Eux, avaient leur paquetage, avec leurs rations alimentaires, et ils n'en avaient plus besoin.

Avec les tirailleurs nous décidons de manger les rations allemandes, fort copieuses. Nous en faisons l'inventaire. Il y avait en particulier une grosse boîte de conserve que nous ouvrons. C'était du porc et non pas du bœuf, comme notre « singe ».

Je réunis mes gars ; une petite moitié était de religion musulmane, et je leur dis : « ceux qui ne sont pas musulmans mangeront le porc, et nous donnerons tout le reste aux musulmans, sauf le pain que nous partagerons ».

Réaction immédiate des musulmans : « attends ».

Ils forment entre eux le cercle à palabre, assis par terre, à quelque distance.

Puis ils reviennent vers nous et me disent : « Nous ne ferons pas ce que tu as dit. C'est la guerre et nous sommes tous pareils et égaux. Nous partagerons le cochon comme le reste ».

Et ainsi fut fait. Pendant 3 jours nous avons été nourris par la Wehrmacht...

Le 2<sup>ème</sup> jour, le 10 juin, le matin, le secteur étant toujours calme, je suis allé tout près, au poste de commandement du bataillon, rendre compte de notre installation et demander quelles étaient les consignes.

Et le commandant Semperac m'a demandé qui nous ravitaillait. Je lui ai donc expliqué que nous nous étions débrouillés tout seuls en mangeant les rations des allemands. Sa réaction m'a laissé coi : « vous êtes fou, elles auraient pu être empoisonnées ».

---

Le second épisode se situe le 22 juin 1940.

Le 21 juin, les débris de notre bataillon, regroupés à proximité du village de Fresnes en Saintois, au pied de la colline de Sion, s'étaient rendus.

Nous n'avions plus une seule cartouche. Le village était habité.

Les allemands nous avaient regroupés dans une grande prairie, à Mattaincourt, à quelques kilomètres au sud de Mirecourt.

Donc, le matin du 2<sup>ème</sup> jour, un commandant allemand, en uniforme impeccable, sans arme apparente, est entré seul dans la prairie entourée de barbelés à vaches.

Il parlait parfaitement français, sans aucun accent, et il a engagé la conversation avec le petit groupe que formait ma section.

Il a posé des tas de questions aux tirailleurs sur leur pays, leurs villages, leurs coutumes, leurs cultures, leurs familles.

Et les tirailleurs répondaient, avec intelligence.

Puis, quand il a voulu partir, le commandant allemand m'a désigné de la main, et a dit aux tirailleurs : « Vous voyez, un officier allemand et un officier français, c'est la même chose ».

Il y a eu un court silence, puis un tirailleur qui parlait très bien français, lui a répondu : « Non, ça n'est pas la même chose parce que nous nous sommes français ».

Le commandant allemand a eu un léger sourire. Il avait manifestement compris que les tirailleurs n'étaient pas des mercenaires mais des soldats.

Il a gentiment dit « au revoir », et il est parti

Le lendemain les allemands nous ont séparés des tirailleurs.

C'était le début de 5 ans (moins 15 jours) de captivité.

Je crois que les tirailleurs ont été regroupés au camp de Souge, au sud de Bordeaux.

**Jean HUBER**, sous-lieutenant 12<sup>e</sup> RTS juin 1940.

*Extrait de la Conférence du 18 juin, « Tirailleurs dans la tourmente de la France combattante 1914-1945. Nice, juin 2011, AMTS, Droits réservés.*